

- TRAIT\$ -

par Sandra Meshreky

Université Paris 8, département de psychanalyse, 2011

Introduction

Il barre, sépare, coupe, troue, traverse, relie, trace, souligne, rature, se distingue, se tire, revient : c'est le trait. Partout un autre, et en même temps, toujours le même.

Ainsi en psychanalyse. Unaire ou d'esprit, poinçonné ou 'peircé', en bande ou en petit tas, le trait est celui qu'emprunte le signifiant : « *le signifiant, il cavale partout dans la nature. Je vous ai parlé des étoiles, des constellations plus exactement, puisqu'il y a étoile et étoile. Pendant des siècles, quand même, le ciel, c'est ça - c'est le premier trait, celui qui est au-dessus, qui est important*¹. »

Entre les lignes, ou errant de zéro à un, deux, trait\$, nous en esquisserons quelques uns, histoire de faire au moins un pas de plus sur le chemin en pointillés de la vérité.

Il en va en effet d'un certain rapport à la vérité, depuis que la découverte de l'inconscient a jeté sur elle son voile. Et plus profondément, c'es-à-dire en surface, c'est bien la structure de cet Inconscient que le trait voudrait un peu dévoiler.

ENTRE LES LIGNES



ENTRE LE SIGNIFIANT ET LE SIGNIFIÉ

Traits horizontaux / traits verticaux

« (...) à nous analystes, il nous faut tout ramener à la fonction de coupure dans le discours, la plus forte étant celle qui fait barre entre le signifiant et le signifié². » L'homme parle. Mais entre ce qu'il voudrait dire et ce qu'il dit vraiment, il y a toujours un écart. Entre le signifiant et le signifié, il y a une barre. Et cette barre marque la division du sujet lui-même. Car plus qu'un outil pour dire, le langage constitue son essence même de dire. Il s'agit bien moins d'avoir le langage que d'être ce langage lui-même : l'homme est un parlêtre.

Sur la chaîne parlée, la linguistique révèle ainsi deux axes : l'axe syntagmatique, horizontal, qui concerne le placement des mots selon des règles

grammaticales ; et l'axe paradigmatique, vertical, qui se rapporte au choix des mots substitués les uns aux autres.

Or, de l'un à l'autre, nécessairement, ça glisse : « *le discours dans sa dimension horizontale de chaîne, est proprement le lieu-patinoire³* ». Du sens au son, ça dérape : « *il y a quelque chose qui est tombé dans l'intervalle⁴* ». Parfois, le sens chute dans un même mot et se cogne sur la barre : « *Famillionnaire, qu'est-ce que c'est ? (...) il s'agit d'une espèce d'emboutissage (...) entre deux lignes de la chaîne signifiante⁵*. »

Ouverture / fermeture

Freud a interrogé l'inconscient dans le langage. Le tour de force de Lacan consiste à réduire cette différence topique en une identité structurelle. Ce n'est pas seulement la censure d'un désir mais la structure même du langage qui empêche de parler clairement. Le langage simultanément s'ouvre et se ferme sur ce qu'il ne parvient jamais à dire vraiment.

Entre le signifiant et le signifié, c'est en somme une histoire de porte ; une histoire de trait, vertical, qui entrouvert, est donc toujours aussi à moitié fermé. En trait, entrez, c'est par là, au seuil exact de ce qui fait indistinctement double sens : « *La porte est un vrai symbole, le symbole par excellence, celui auquel se reconnaîtra toujours le passage de l'homme quelque part, par la croix qu'elle dessine, entrecroisant l'accès et la clôture. C'est à partir du moment où on a eu la possibilité de rabattre les deux traits l'un sur l'autre, de faire la clôture, c'est-à-dire le circuit, quelque chose où ça passe quand c'est fermé, et où ça ne passe pas quand c'est ouvert⁶* ».

Éclairs

Parfois, notamment à l'occasion d'un trait d'esprit, se produit une « *rencontre en éclair⁷* ». L'éclair, c'est le trait zébré qui traverse celui horizontal du ciel. Le trait d'esprit, c'est alors le lien fugace, le très Vit, entre signifié et signifiant. Ce qui en éclaire un instant l'abîme. C'est la trace diagonale, la transgression, la traversée des deux axes en slash / en flash : « *dans le jeu du Witz, du mot d'esprit, par exemple, il [le signifiant] surprend le sujet. Par son flash, ce qu'il éclaire, c'est la division du sujet avec lui-même⁸*. »

Par ailleurs, « *le caractère foudroyant, comme la foudre, qu'a la conduite des mots, c'est à cela qu'il faut s'arrêter pour que la parole provoque son effet⁹*. »
Comme l'éclair est l'effet de l'orage, l'Inconscient est effet de signifiants :
« *ces effets d'engendrement du sens, ne sont rien d'autre, que (...) les formations de l'inconscient¹⁰*. »

Ce que le paradigme du trait révèle, c'est bien ce renversement structurel de l'Inconscient comme conséquence. Car dès lors, un trait peut être tiré sur les spéculations de sa cause, à jamais inconnaissable.

Et de même que l'orage tonne en décalage avec ses traits de lumière, l'effet Inconscient résonne en écho. « *Il y a des choses qui ne peuvent pas être entendues, ou qui habituellement ne sont plus jamais entendues, et que le mot*

d'esprit cherche à faire entendre quelque part, en écho¹¹». Si on est sûr d'entendre en effet l'écho quelque part, on ignore bien souvent d'où il part.

ENTRE L'ENDROIT ET L'ENVERS

La bande de Mœbius

C'est notamment pour substituer à l'Inconscient freudien son propre modèle que Lacan invoque la bande de Mœbius. Il appuie ainsi le rapport entre le conscient et l'inconscient, non plus sur le couple intérieur/extérieur, mais sur celui d'endroit et d'envers. *« Une surface à une seule face ne peut pas être retournée¹²». Par une simple translation de surfaces, la bande unilatérale produit une coupure toujours à la fois unique et double.*

De sorte que le passage réversible du conscient à l'inconscient ne requiert plus de franchissement de bord. Ce qui change, c'est peut-être seulement une façon de regarder : une intention, une interprétation. *« Pour employer une métaphore dont il m'est arrivé plusieurs fois d'user pour le faire sentir, je le comparerai [un discours qui vaille] à un trait de ciseau dans cette matière dont je parle quand je parle du réel du sujet. À la façon dont ce trait de ciseau tombe dans la structure, elle se révèle pour ce qu'elle est. Si l'on passe le trait de ciseau quelque part, des rapports changent, si bien que ce qui ne se voyait pas avant se voit après. (...), je l'ai illustré du trait de ciseau dans la bande de Mœbius, (...). Le pas suivant à faire est de s'apercevoir à partir de cette transformation que le trait de ciseau est en lui-même toute la bande de Moebius¹³ ».*

Moi idéal /Idéal du moi

L'Idéal du moi, c'est l'envers spéculaire du moi idéal. C'est le grand I, l'adulte, qui porte debout le petit. C'est le premier symbole, le trait unaire, qui simultanément sépare du tout le moi imaginaire et le rassemble au dehors de lui, dans l'Autre à l'envers, sur le plan sans épaisseur du miroir dont la scène se joue juste derrière : *« C'est dans l'entrecroisement par quoi le signifiant unaire vient fonctionner ici dans le champ du Lust, c'est-à-dire dans le champ de l'identification primaire narcissique, qu'est le ressort essentiel de l'incidence de l'idéal du moi. J'ai décrit ailleurs la visée en miroir de l'idéal du moi, de cet être qu'il a vu le premier apparaître sous la forme du parent qui, devant le miroir, le porte. À s'accrocher au repère de celui qui le regarde dans un miroir, le sujet voit apparaître, non pas son idéal du moi, mais son moi idéal¹⁴».*

Sujet / objet

L'Autre ne perçoit le sujet que je suis que comme objet. Et même seulement comme une partie d'objet. L'Autre choisit un trait distinctif d'objet dans les trous et les traits de mon corps : *« une coupure qui trouve faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord : lèvres, 'enclos des dents', marge de l'anus, sillon pénien, vagin, fente palpébrale, voire cornet de l'oreille (...). Observons que ce trait de la coupure n'est pas moins évidemment prévalent dans l'objet que décrit la théorie analytique : mamelon, scybale, phallus (...), flot urinaire. (Liste*

impensable, si l'on n'y ajoute avec nous le phonème, le regard, la voix, - le rien.) Car ne voit-on pas que le trait : partiel, à juste titre souligné dans les objets, ne s'applique pas à ce qu'ils soient partie d'un objet total qui serait le corps, mais à ce qu'ils ne représentent que partialement la fonction qui les produit¹⁵.»

Et ce qui fait ainsi l'*a*-trait de l'Autre, c'est le trait unique d'un objet perdu. Un objet toujours déjà perdu, en tant qu'il existe essentiellement comme absent. Le trait unaire est donc à la fois ce qui marque l'objet et ce qui l'efface, n'en laissant entrevoir qu'un reste. *« Par rapport à l'Autre, le sujet dépendant de cet Autre s'inscrit comme un quotient. Il est marqué du trait unaire du signifiant dans le champ de l'Autre. Ce n'est pas pour autant, si je puis dire, qu'il mette l'Autre en rondelles. Il y a, au sens de la division, un reste, un résidu. Ce reste, cet Autre dernier, cet irrationnel, cette preuve et seule garantie, en fin de compte de l'altérité de l'Autre, c'est le a¹⁶.»*

ENTRE LES MORTS

La petite mort

Tendus par le désir ou raides morts, Eros et Thanatos jouent sur tous les traits. C'est que *« le trait unaire vise à la répétition d'une jouissance¹⁷»*. Or, au-delà du principe de plaisir, la répétition, c'est la mort.

Il est par ailleurs impossible de fixer une jouissance sans la perdre aussitôt. La marquer est même la preuve qu'elle est achevée. Toujours *« quelque chose d'autre vient à sa place [à la place de la jouissance], c'est-à-dire le trait qui la marque. Rien ne peut là se produire sans qu'un objet y soit perdu¹⁸.»*

En d'autres termes, *« La jouissance est très exactement corrélative à la forme première de l'entrée en jeu de ce que j'appelle la marque, le trait unaire, qui est la marque pour la mort¹⁹»*. La 'marque pour la mort' semble ici faire écho à l''être pour la mort' hégélien ou heideggerien. Comme si l'être n'était jamais qu'une marque.

La grande

Petite ou grande, la mort n'est donc qu'une trace. La trace structurelle au seuil du déjà plus et du pas encore. Épicure disait déjà que *« la mort n'est rien (...) tant que nous sommes, la mort n'est pas là, et une fois que la mort est là, alors nous ne sommes plus²⁰. »* Et de 'la mort n'est rien' à 'la mort, c'est le rien', il n'y a qu'un pas. Un pas grand-chose, un petit rien, qui devient quand même quelque chose.

C'est quelque chose, mais qui ne se dit pas, parce que structurellement, ça ne peut pas se dire. Comme dans l'oubli du nom *Signorelli*, *« La mort, c'est le Herr absolu. Mais quand on parle du Herr, on ne parle pas de la mort, parce qu'on ne peut parler de la mort, parce que la mort est très précisément à la fois la limite de toute parole et probablement aussi l'origine d'où elle part²¹.»*

On peut bien essayer d'en parler. On peut dire 'phallus', 'mort', faire comme si ça existait, faire semblant de l'avoir, de l'être, de savoir ce que c'est. Ce jeu, avec les mots, c'est même la seule chose qui nous reste. Mais *« derrière ce qui est nommé, ce qu'il y a est innommable. C'est bien parce que c'est innommable, avec*

toutes les résonances que vous pouvez donner à ce nom, que cela est apparenté à l'innommable par excellence, c'est-à-dire à la mort²².»

Le manque

La psychanalyse est le discours qui restitue sa place au manque. Le sujet humain est marqué de toutes parts du sceau du manque. Le parlêtre est traversé par le rien. Rien que des signifiants manquants. Il est l'effet de ses propres mots, barré comme eux par une impossibilité structurelle. Par exemple, « *la terreur est introduite par la terre qui est dans atterré²³.* »

Parler, c'est dire le manque au double sens de désir et de ratage. On parle parce qu'on désire, mais ce qu'on désire, on n'arrive pas à en parler. L'absence brille par sa présence : « *le mot (...) est déjà une présence faite d'absence²⁴.* » Le signifiant glisse et le trait fait chut : « *La rupture, la fente, le trait de l'ouverture fait surgir l'absence - comme le cri non pas se profile sur fond de silence, mais au contraire le fait surgir comme silence²⁵.* »

ZÉRO-UN-DEUX-TRAIT



0/1

Profondeur et surface

Le trait fricote avec le rond. Tels le 1 et le 0. « *C'est autour du trait unaire que pivote toute la question de l'écrit. Que le hiéroglyphe soit égyptien ou chinois, c'est à cet égard la même chose. C'est toujours d'une configuration du trait qu'il s'agit. Ce n'est pas pour rien que la numération binaire ne s'écrit rien qu'avec des 1 et des 0²⁶.* »

Le 1, c'est ce qui essaie de s'arracher au 0 en le barrant ; « *le un qui est introduit par l'expérience de l'inconscient, c'est le un de la fente, du trait, de la rupture²⁷.* » Le 1, c'est la coupure du 0 et son ouverture sur un nouveau monde

possible, une autre monade. Le trait est un cercle vu de profil. Et le un, un zéro éclaté à la surface.

Et voilà percée à jour la « *prétendue 'psychologie des profondeurs'*²⁸ ». Roulés en boule, les lourds Geist hégélien et heideggérien se déplient dans la légèreté du Witz. **Les secrets les mieux enfouis flottent à la surface.** « *Aussi bien quand nous nous ouvrons à entendre la façon dont Martin Heidegger nous découvre dans le mot aléthès le jeu de la vérité, ne faisons-nous que retrouver un secret où celle-ci a toujours initiés ses amants, et d'où ils tiennent que c'est à ce qu'elle se cache, qu'elle s'offre à eux le plus vraiment*²⁹. »

Le poinçon

Tel le trait de ciseaux dans la bande de Möbius, à l'endroit où tout s'inverse, là où la cause est aussi conséquence, le poinçon est à la fois l'outil qui troue et ce trou lui-même.

Lacan en fait un signe logique pour écrire les formules du fantasme ($\$ \diamond a$) ou de la pulsion ($\$ \diamond D$). C'est le losange qui sépare le sujet barré de l'objet a ou de la demande. L'écart que creuse l'insatiabilité du désir lui-même. Car « *le poinçon \diamond se lit 'désir de'*³⁰ ».

Comme chaque trou, le poinçon est entouré d'un bord. Et à bien y regarder, son bord est la somme de plusieurs traits. « *Ces deux signes, <, et >, se trouvent par un bon hasard être les deux morceaux de mon poinçon quand ils se rejoignent*³¹ ». Aux signes < (plus petit que) et > (plus grand que) s'ajoutent même ceux des opérateurs logiques conjonctif \wedge (et) et disjonctif \vee (ou).

Le schéma de Peirce

Ce schéma est un quadrant, soit lui-même un cercle divisé en quatre parties égales par deux traits, l'un vertical, l'autre horizontal, et dans lesquelles se classent à leur tour d'autres traits. « *Dans le petit schéma de Peirce, je vous le rappelle, nous avons ici, en haut à droite, un certain nombre de traits tous verticaux. Ici, en bas à gauche, nous n'en avons aucun qui le soit, ils sont tous horizontaux. Ici, en bas à droite, nous avons un petit mélange des deux. Enfin, ici, en haut à gauche, il n'y a pas de trait. C'est du chevauchement de deux de ces cases que résulte la spécificité de telle ou telle de ces propositions*³². »

Contrairement à la logique d'Aristote, dans la logique de Peirce, la non-existence d'un trait n'empêche pas pour autant de poser comme vraie son universelle négative. Par exemple, qu'il y ait ou non un père particulier pour la valider, la fonction du père est toujours vraie.

Par « *une sorte de logique élastique*³³ », la vérité est alors capable de s'étirer réversiblement de l'infini au point.

DEUX

L'unaire

Le trait unaire peut être défini comme le premier signifiant de comptage. C'est l'un, mais en tant que toujours déjà relié au deux : « *le trait peut être trouvé dans quelque chose qui est en même temps 1 ou 2*³⁴ ». Car le deux, c'est la trace du un répété : « *le trait unaire n'est jamais seul. Donc, le fait qu'il se répète — qu'il se répète à n'être jamais le même — est proprement l'ordre même*³⁵ ».

Les mots ne font que succéder à cette encoche primitive. Dans la chaîne signifiante, S1 n'a de sens que suivi de S2 : « *il suffit que ce trait unaire, nous lui donnions compagnie d'un autre trait, S2 après S1*³⁶ ». De métaphore en métonymie, le signifiant élémentaire glisse et se laisse substituer par le suivant. « *Un élément, c'est, d'une part, ce qui fait un - autrement dit, le trait unaire- et ce qui, du fait de faire un, amorce la substitution.*³⁷ »

Le tiret

Le tiret tient à la fois du trait et du trou. C'est le trait moins une lettre en forme de trait qui, tel un marieur juif, tente d'unir des contraires. C'est un trait marqué de coupures en pointillés, pour découper la peau, une feuille, un mot.

Au cœur du mot, le tiret en souligne toute l'ambivalence et l'impossibilité d'en maîtriser ensemble le fond et la forme, n'était-ce parfois, comme à nouveau ici, par un trait d'esprit : « *Nous dirons que c'est là le principe du discours, non pas maîtrisé, mais maître-isé, avec un tiret, du discours en tant que fait maître — c'est de se croire univoque*³⁸. »

Le tiret étire le mot. Il le déploie à la surface pour en révéler toute la nature par le Réel trouée. Le tiret fait 'ex-sister' le mot en dehors de lui-même, dans son inter-signifiante avec d'autres et au lieu de l'Autre.

Lol

'lol', c'est juste pour rire. C'est d'abord un clin d'œil à Freud qui était passionné de numérologie. Nombre palindrome, 'lol' peut se lire en français 'cent-un', avec un trait d'union, et 'one o one' en anglais. C'est encore « *le numéro de l'appartement où Néo (...) passe ses nuits devant son ordinateur, au début de Matrix. Ce nombre affiché sur la porte peut être lu indifféremment comme une allusion à l'Elu ('The One' [qui est aussi Néo à l'envers]), au code binaire utilisé en informatique, ou à une autre chambre, '101', celle du roman d'Orwell, 1984*³⁹ ».

'lol' est un trait d'esprit. En langage Internet, il est aussi l'acronyme de l'expression anglaise 'laugh out loud' qui signifie 'rire à voix haute'. À elle seule, l'interjection rappelle que « *le langage n'est pas fait pour désigner les choses*⁴⁰. » Si le langage est l'être même de l'homme, il parle en dehors de toute intention de signifier. Ce qui lui importe, ce n'est pas tant ce qu'il dit, que ce qu'il veut dire à l'Autre. Le parlêtre s'adresse à l'Autre en fonction de son désir et de la jouissance

qu'il veut en obtenir. Le rire, ou le sourire obtenu par un trait d'esprit, est assurément l'une de ces jouissances privilégiées.

Et puis Lol, c'est un peu aussi Lola sans son objet *a*. *Lol V. Stein*⁴¹, la femme-pierre, sur qui l'on bute, la femme insaisissable, la femme qui jouit sans l'interposition de l'objet, à qui Lacan rend un si bel homm-age⁴²...

TROIS

Deux + l'objet

La relation de deux et trois n'est pas moins ambiguë que celle de zéro et un. Quand on est deux, « *il faut être trois pour aimer*⁴³ » : il y a le sujet désirant, l'Autre désiré et toujours entre eux l'objet *a*. Cet objet *a*, c'est l'*agalma*, le trait distinctif de l'Autre, son *einzigiger Zug*, qui brille caché à l'intérieur de lui.

On retrouve ce trio dans le trait d'esprit : « *Le mot d'esprit tendancieux a généralement besoin de trois personnes : outre celle qui fait le mot d'esprit, il en faut une deuxième, qui est prise comme objet de l'agression à caractère hostile ou sexuel, et une troisième, en qui s'accomplit l'intention du mot d'esprit, qui est de produire du plaisir*⁴⁴. »

Deux + le lieu

L'Autre est aussi un lieu. C'est le lieu d'une autre scène. Ainsi de Socrate dans *Le Banquet*, qui, tel un psychanalyste, laisse projeter sur lui le désir d'Alcibiade destiné à un Autre : « (...) dès qu'il s'agit de faire entrer en jeu l'autre, (qu')il n'y en a(it) pas qu'un - il y en a deux autres. Autrement dit, au minimum ils sont trois. Ce fait notable, Socrate ne le laisse pas échapper dans sa réponse à Alcibiade quand après cet extraordinaire aveu, cette confession publique, (...), celui-ci [Socrate] lui répond - *Ce n'est pour moi que tu as parlé, c'est pour Agathon.*⁴⁵ », avec un grand A.

Le troisième personnage, qui contient les deux premiers, c'est le lieu de la parole. C'est le langage lui-même, qui les parle alors qu'ils croient parler. « *Ça parle dans l'Autre, disons-nous, en désignant par l'Autre le lieu même qu'évoque le recours à la parole dans toute relation où il intervient*⁴⁶. »

...

Voici trois points, en suspension, dans ce troisième paragraphe intitulé 'trois'. Parce que je ne sais pas quoi y mettre... d'autre que cette place vide. Petit tour de passe-passe en semblant de jeu de pousse-pousse.

AU MOINS UN PAS DE PLUS



AU MOINS UN

L'accent

Une seule lettre, un seul accent, peuvent modifier tout le sens d'un mot, d'une phrase. Lacan et l'accent ne se privent pas de jouer entre le un et le moins un. Selon qu'ils barrent ou non le S dans la prononciation.

Le 1 risque toujours de devenir -1. Il n'y a que l'intention, l'interprétation, qui fassent vaciller plus ou moins. Aigu, léger ou grave, l'accent fait passer le sens du vide au plein. Dans le trait d'esprit, rien n'est parfois plus littéral : « *Deux Juifs se rencontrent aux abords d'un établissement de bains. 'As-tu pris un bain ?' demande le premier. 'Pourquoi ?' demande l'autre en retour. 'Est-ce qu'il en manque un ?*⁴⁷ ».

Ici, l'écriture s'efface dans le son et l'accent n'est plus qu'accentuation. L'on s'attarde un peu plus sur le mot 'bain' que sur le mot 'pris'. Comme d'autre, à propos du *Veau d'or*, insiste sur le 'veau' plutôt que l'or'. Le trait d'esprit tient à l'intonation. Il est même des langues qui reposent tout entières sur la pluralité du ton. Par exemple, « *le mot d'esprit est au Japon la dimension même du discours le plus commun, et c'est pourquoi personne qui habite cette langue, n'a besoin d'être psychanalysé*⁴⁸ ».

L'hommoinzun

Le -1 est le signifiant qui, clôturant d'autres signifiants dans une règle, s'y soustrait : « *la batterie des signifiants, en tant qu'elle est, étant par là même complète, ce signifiant ne peut être qu'un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté. Symbolisable par l'inhérence d'un (- 1) à l'ensemble des signifiants*⁴⁹. »

De la même façon, l'hommoinzun est la figure primitive et symbolique de celui qui se dérobe à la loi qu'il fonde : la loi universelle de la castration. Le père jouit seul de la mère, qu'il soit le père de l'enfant ou le père de la horde tribale qui jouit de toutes les femmes⁵⁰. Ce père est l'exception qui confirme la règle.

Mais qu'il en existe au moins un qui détienne le phallus, n'est-ce pas seulement l'aveu que tous les autres ne l'ont pas ? Le tout n'est-il pas le fantasme qui soutient le réel du manque ? La réponse de Lacan tient ici dans l'« *inversion maligne*⁵¹ » et spéculaire du S en Z : l'au moins un, c'est le

semblant de l'homme inzun. Celui qui a le phallus, c'est celui qui joue à l'avoir, ou à l'être : 'c'est celui qui dit qui y est'.

Le -Φ

-Φ, c'est le phallus. Mais le phallus, ça n'est pas le pénis. C'est ce qui vient toujours à sa place. Le phallus, ça n'existe pas. Ou du moins, ça existe en tant qu'absent. Le phallus désigne un signifiant, un signifiant pur, entièrement coupé de sa signification. C'est le signifiant privilégié du désir, « *le signifiant du désir de l'Autre*⁵² ».

Or, le désir est manque. « *Ce qui s'appelle le phallus*⁵³ » est essentiellement le signifiant du manque, de la castration. C'est le réel indicible de ce qu'on n'a pas, ou de ce qu'on n'est pas.

Ainsi, « *il est tout à fait désespéré de langagier l'instrument phallique*.⁵⁴ » Autant donc y substituer un symbole qui est à la fois une lettre et une image : Φ, un rond divisé en son milieu par un trait vertical, et marqué du trait 'moins' pour rappeler le manque en un éclair. Un zéro coupé en son centre par un -1.

UN PAS DE

Côté

Aux traits déviés de l'éclair, du glissement, du ratage, s'ajoute celui du pas de côté comme ce mouvement induit par la vérité-même. Car « *La vérité est comme le soleil. Elle fait tout voir et ne se laisse pas regarder*⁵⁵. » Telle la lumière en pleine nuit, qui n'attire pas tant l'insecte qu'elle le dévie, la vérité nous repousse au cœur de sa périphérie. Ainsi, « *De si près que nous voulions serrer l'essence du trait d'esprit, (...), il désigne, et toujours à côté, ce qui n'est vu qu'en regardant ailleurs*⁵⁶. »

Lacan semble emprunter le détour platonicien, qui est toujours le plus court chemin vers la vérité. Et ici, l'intonation de ses pas (par nous soulignés) résonne comme autant de pas chassés : « *Je vous le répète, je ne prends pas à ma charge l'explication dont il s'agit. Je ne la repousse pas non plus. Je la mets provisoirement en suspens pour aller pas à pas, et vous mener au biais précis où j'ai à vous mener pour articuler quelque chose*⁵⁷. »

Les pas

Tour à tour traces et négations, les pas jouent de leur duplicité sémantique. Ainsi du 'pas-de-sens', qu'il faut entendre dans toute son ambivalence, comme le sens qui fait à peine un pas, et mû par un désir qui ne se sait pas. « *Qu'est-ce que fait là le trait d'esprit ? Il n'indique rien de plus que la dimension même du pas comme tel, à proprement parler. C'est le pas, si je puis dire, dans sa forme. C'est le pas vidé de toute espèce de besoin. C'est là ce qui, dans le trait d'esprit, peut tout de même manifester ce qui en moi est latent de mon désir, et c'est quelque chose qui peut trouver écho dans l'Autre, mais non pas forcément. Dans le mot*

d'esprit, l'important est que la dimension du pas-de-sens soit reprise, authentifiée⁵⁸.»

De façon générale, chaque nouveau pas vers un but à atteindre semble destiné à nous en éloigner : *« Tout ce qui est du langage procède par une série de pas semblables à ceux par lesquels Achille ne rejoint jamais, jamais, la tortue⁵⁹.»*

Les nœuds

Comme les pas, les ne s'mêlent. Redoublés comme pour affirmer à eux seuls l'importance du manque, ils dévoilent en la masquant la parole inconsciente ; *« car c'est seulement par la négation de la négation que le discours humain permet d'y revenir⁶⁰[à cette parole]. »*

Ainsi du 'ne' explétif par qui moins plus moins font plus. *« L'on montrera encore l'exemple de ce qu'il y a à lever pour qu'une recherche proprement structurale soit soutenue à son niveau, quand on verra l'obstacle qu'elle trouve dans une aussi petite pierre d'achoppement que ce ne dont l'emploi en français dans 'je crains qu'il ne vienne', est qualifié par les grammaires de ne expressif, sans que jamais personne, à s'armer des plus perfectionnées lunettes, ait jamais pu y débrouiller de quoi expressif il peut être⁶¹.»*

Par association d'idées, glissons de ne en nœud. D'autant que le borroméen a trait au trait ; *« réfléchissez bien, ce nœud, ce ne sont que des traits écrits au tableau⁶².»*

Il suffit en effet de les mettre à plat. Et de changer d'échelle. Le trait n'est alors plus que la partie visible d'une courbe infinie, dont par définition il est impossible d'embrasser la totalité : *« Du fait du nœud borroméen, j'ai donné un autre support à ce trait unaire. Cet autre support, je ne vous l'ai pas encore sorti. Dans mes notes, je l'écris DI. Ce sont les initiales de droite infinie. La droite infinie, dont ce n'est pas la première fois que vous m'entendez parler, je la caractérise de son équivalence au cercle. C'est le principe du nœud borroméen. En combinant deux droites avec le cercle, on a l'essentiel du nœud. Pourquoi la droite infinie a-t-elle cette vertu, ou qualité ? Parce qu'elle est la meilleure illustration du trou, meilleure que le cercle⁶³.»*

PAS DE PLUS

Le plus du tout

Le plus oscille pareil entre la privation et l'excédent. Il suffit là encore en le prononçant de barrer plus ou moins son S, pour qu'il s'additionne et se soustraie en un même mouvement. Il suffit en fait de parler : *« celui qui dit quelque chose, dit à la fois plus et moins que ce qu'il doit dire⁶⁴.»*

Quand par exemple la jouissance n'est pas toute, c'est bien parce qu'elle est supplémentaire. *« D'être pas toute, elle [la femme] a, par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, une jouissance supplémentaire. Vous*

remarquerez que j'ai dit supplémentaire. Si j'avais dit complémentaire, où en serions-nous ! On retomberait dans le tout⁶⁵».

Mais le plus dont il s'agit ici n'est pas pour autant mathématique. Car tandis que la jouissance phallique, comptable, se rapporte à l'Un, la jouissance féminine, illimitée, s'en remet à l'Autre. Il n'y a pas Un et Deux, mais bien précisément l'Un et l'Autre, L'*Hétéros*, le radicalement Autre. Sur un fond d'asymétrie, le plus se marque alors seulement de sa différence : *« Il est clair que l'Autre ne s'additionne pas à l'Un. L'Autre seulement s'en différencie. S'il y a quelque chose par quoi il participe à l'Un, ce n'est pas de s'additionner⁶⁶».*

Le plus-de-jouir

Sur le modèle de la plus-value, le plus-de-jouir se définit à partir d'une soustraction. C'est la valeur d'une marchandise moins sa force de travail, soit d'une certaine manière, ce qui reste d'un objet quand on lui a retranché son sujet.

Le plus-de-jouir est encore cette jouissance qui doit être réinvestie pour ne pas se perdre. Un plus qui toujours manque : *« Le sursaut, le choc, l'un-peu-plus-un-peu-moins (...) qui vous saisit au ventre dans l'effet du mot d'esprit, tout cela tourne toujours autour du rapport foncier du rire et de l'élosion. En somme, (...), dans la fonction radicale qui se cache dans le rapport de la production au travail, comme aussi bien ailleurs, dans une autre relation, plus profonde, où j'essaie de vous mener à partir du plus-de-jouir, il y a quelque chose comme un gag foncier⁶⁷».*

Le plus du capiton

Inspiré de la technique du matelassier, le point de capiton accroche le graphe du désir. *« Si nous devons trouver un moyen d'approcher de plus près les rapports de la chaîne signifiante à la chaîne signifiée, c'est par la grossière image du point de capiton. (...) il y a entre la chaîne signifiante et le courant du signifié comme un glissement réciproque (...). Le déplacement de chacun produit un déplacement de l'autre. Aussi bien ce doit-il être par quelque chose comme l'entrecroisement en sens inverse des deux lignes dans une sorte de présent idéal⁶⁸ ».*

Le point de capiton est le point de rencontre de deux courbes en perpétuel mouvement. A y regarder de près, c'est l'arrêt sur images zoomé sur la forme d'un +. Ou par un quart de tour supplémentaire, la forme d'une croix, un X. Car si les signifiants ne cessent de glisser les uns sur les autres, on ne peut les capturer artificiellement que sous cette inconnue, X.

Conclusion

Au terme arbitraire de ce détour, le trait se laisse à peine tirer au clair. Tout au plus nous laisse-t-il jouer en surface avec ses signifiants et ses lettres. Comme si l'être du trait consistait seulement à le suivre très à la lettre.

L'être est devenu lettre et l'objet n'est plus que signifiant, « *l'objet dont l'appréhension est préparée et structurée par la grille de la coupure, du sillon, du trait unaire, du c'est ça opérant toujours en fermant la lèvre, ou les lèvres, de la coupure des signifiants, qui deviennent alors lettres closes, renvoyées sous pli fermé à d'autres traces. Les signifiants font du monde un réseau de traces, dans lequel le passage d'un cycle à l'autre est dès lors possible*⁶⁹. »

De fait, c'est tout le rapport à l'être que le trait modifie, et avec lui la structure de l'Inconscient. L'être, ce n'est plus l'être du Geist, mais l'être du sujet ; le sujet comme assujetti au langage. L'être est passé de l'étant au verbe. Et il conjugue le petit *a* à tous les temps.

-
- ¹ J. LACAN, Le séminaire livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1970-1971 – Seuil - p. 51
² J. LACAN, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, 1960 - *Ecrits II – Points Essais* – p. 281
³ J. LACAN, Le séminaire livre V, *Les formations de l'inconscient*, 1956-1957 – Seuil – p. 80
⁴ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 31
⁵ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 23
⁶ J. LACAN, Le séminaire livre II, *Le moi dans la théorie de Freud...*, 1954-1955 – Seuil – p. 413
⁷ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 132
⁸ J. LACAN, *Position de l'inconscient*, 1964 - *Ecrits II – Points Essais* – p. 320
⁹ J. LACAN, *Conférence à Londres*, 1975 - *Revista Argentina de Psicología* – p. 137
¹⁰ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 49
¹¹ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 119
¹² J. LACAN, Le séminaire livre X, *L'angoisse*, 1962-1963 – Seuil – p. 114
¹³ J. LACAN, Le séminaire livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, 1968-1969 – Seuil - p. 31
¹⁴ J. LACAN, Le séminaire livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux ...*, 1963-1964 – Points Essais – p. 285-286
¹⁵ J. LACAN, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, 1960 - *Ecrits II – Points Essais* – p. 298
¹⁶ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 37
¹⁷ J. LACAN, S16, *D'un Autre à l'autre* - p. 394
¹⁸ J. LACAN, S16, *D'un Autre à l'autre* - p. 21
¹⁹ J. LACAN, Le séminaire livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, 1969-1970 – Seuil – p. 206
²⁰ Epicure, *Lettre à Ménécée*, §125
²¹ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 60
²² J. LACAN, S2, *Le moi dans la théorie de Freud...* – p. 288
²³ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 33
²⁴ J. LACAN, *Fonction et champ de la parole...*, 1953 - *Ecrits I – Points Essais* – p. 274
²⁵ J. LACAN, S11, *Les quatre concepts fondamentaux ...*, p. 34
²⁶ J. LACAN, *Conférence à Genève sur le symptôme* – 1975 in *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, 1985, n° 5
²⁷ J. LACAN, S11, *Les quatre concepts fondamentaux ...*, p. 34
²⁸ J. LACAN, *Variantes de la cure type*, 1955 - *Ecrits I – Points Essais* – p. 360
²⁹ J. LACAN, *Le séminaire sur « La Lettre volée »*, 1955 - *Ecrits I – Points Essais* – p. 21-22
³⁰ J. LACAN, *Kant avec Sade*, 1963 - *Ecrits II – Points Essais* – p. 252
³¹ J. LACAN, S16, *D'un Autre à l'autre* - p. 73
³² J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* - p. 69
³³ J. LACAN, Le séminaire livre IX, *L'identification*, 21 février 1962 – Inédit
³⁴ J. LACAN, *Communication à Baltimore*, 1966 - The Johns Hopkins Press, 1970
³⁵ J. LACAN, S17, *L'envers de la psychanalyse* - p. 181
³⁶ J. LACAN, S17, *L'envers de la psychanalyse* - p. 57
³⁷ J. LACAN, Le séminaire livre XXIII, *Le sinthome*, 1975-1976 – Seuil – p. 146
³⁸ J. LACAN, S17, *L'envers de la psychanalyse* - p. 118
³⁹ A. BADIOU (sous la direction de), *Matrix, machine philosophique*, 2003 – Ellipses – p. 157
⁴⁰ J. LACAN, Le séminaire livre I, *Les écrits techniques de Freud*, 1953-1954 – Seuil – p. 272
⁴¹ M. DURAS, *Le ravissement de Lol V. Stein*, 1964 - Gallimard Folio
⁴² J. LACAN, *Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein*, 1965 – *les Cahiers Renaud-Barrault, Paris, Gallimard, 1965, n° 52, pp. 7-15*
⁴³ J. LACAN, Le séminaire livre VIII, *Le transfert*, 1960-1961 – Seuil - p. 162
⁴⁴ S. FREUD, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, 1905 – folio essais - p. 193

-
- ⁴⁵ J. LACAN, S8, *Le transfert* - p. 168
⁴⁶ J. LACAN, *La signification du phallus*, 1958 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 167
⁴⁷ S. FREUD, *Le mot d'esprit...* - p. 110
⁴⁸ J. LACAN, *Avis au lecteur japonais*, 1972 – *Autres Ecrits* - p. 498
⁴⁹ J. LACAN, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, 1960 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 299-300
⁵⁰ S. FREUD, *Totem et Tabou*, 1913
⁵¹ Michel TOURNIER, *Le Roi des Aulnes*, 1970 – folio – p. 106
⁵² J. LACAN, *La signification du phallus*, 1958 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 172
⁵³ J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* - p. 84
⁵⁴ J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* – p. 71
⁵⁵ V. HUGO, *Tas de pierre*, 1901
⁵⁶ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 25
⁵⁷ J. LACAN, S8, *Le transfert* - p. 232
⁵⁸ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 99
⁵⁹ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 102
⁶⁰ J. LACAN, *Réponse au commentaire de Jean Hyppolite*, 1954 - *Ecrits I* – Points Essais –p. 386
⁶¹ J. LACAN, *Remarques sur le rapport de Daniel Lagache*, 1958- *Ecrits II* – Points Essais – p. 140
⁶² J. LACAN, Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, 8 janvier 1974 – Inédit
⁶³ J. LACAN, S23, *Le sinthome* - p. 145
⁶⁴ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 90
⁶⁵ J. LACAN, Le séminaire livre XX, *Encore*, 1972-1973 – Points Essais – p. 94
⁶⁶ J. LACAN, S20, *Encore* – p. 162
⁶⁷ J. LACAN, S16, *D'un Autre à l'autre* - p. 65
⁶⁸ J. LACAN, S5, *Les formations de l'inconscient* - p. 14-15
⁶⁹ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 91